

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

SAC A MAIN

Fournitures jointes à ce numéro : moire écrue dessinée et échantillonnée, simili plat rose, bleu, vert, beige.

Mes petites coquettes, êtes-vous contentes? Toutes, certainement, vous avez des sacs à main, cela est indispensable,

puisque nous n'avons plus de poches à nos robes. Mais un petit sac de peau ou de velours sombre, ne peut accompagner les fraîches toilettes d'été, robes brodées, crêpe de Chine, et autres tissus clairs, cela détonnerait, ferait tache, n'est-ce pas, mes petites amies? En cherchant bien ce qui pouvait vous faire le plus de plaisir, j'ai pensé qu'un petit sac élégant, brodé sur jolie moire, serré par un ruban,

serait le bienvenu de vous toutes, me serais-je trompée?

Le sac est brodé des deux côtés, vous n'aurez pas ainsi à redouter un faux mouvement qui laisserait voir une partie tout unie. Vous broderez au passé les mignonnes fleurettes bleues et marquerez le cœur d'un petit point de nœud rose; les petits pois

qui les entourent se font en rose pâle, les tiges et les feuilles en vert. Sur le bord supérieur, de petites

fleurs brodées de bleu sont séparées par quelques points lancés vert pâle. Au bas, un trait disposé en ovale, tranchant un peu sur le fond clair, est au point de tige beige. Les angles du sac sont garnis de traits droits brodés au passé plat en simili M. F. A. beige et séparés par de très fins points de nœuds en vert pâle. Les motifs à broder sont très légers, tout mignons, aussi suis-je persuadée que vous

allez vite vous mettre à l'ouvrage. Vous doublerez le sac de soie légère bleue ou rose très pâle assortie à la broderie; après avoir posé quelques anneaux, vous y passerez un ruban et n'aurez plus alors qu'à vous en parer, après y avoir déposé un gentil mouchoir, votre bourse et peut-être... aussi une petite glace.

C. C.



(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Grand tapis rond.

— Bonjour tante Patience, ça sent joliment bon chez toi, tu nous as au moins fait encore quelque surprise pour notre goûter, veux-tu me permettre d'aller regarder jusque dans la cuisine?

— Non, ma chérie, parce que si tu es curieuse, n'oublie pas que Mimi, le chat, est gourmand, et

mesure, tout fini, 78 centimètres de diamètre, c'est dire que le morceau de toile devra avoir environ 83 centimètres.

Une seule grande couronne orne ce tapis. Celle-ci est coupée à intervalles réguliers par quatre médaillons.

Entre ceux-ci se trouve un quadrillé formé de deux brins de soie végétale beige. Ces points lancés son

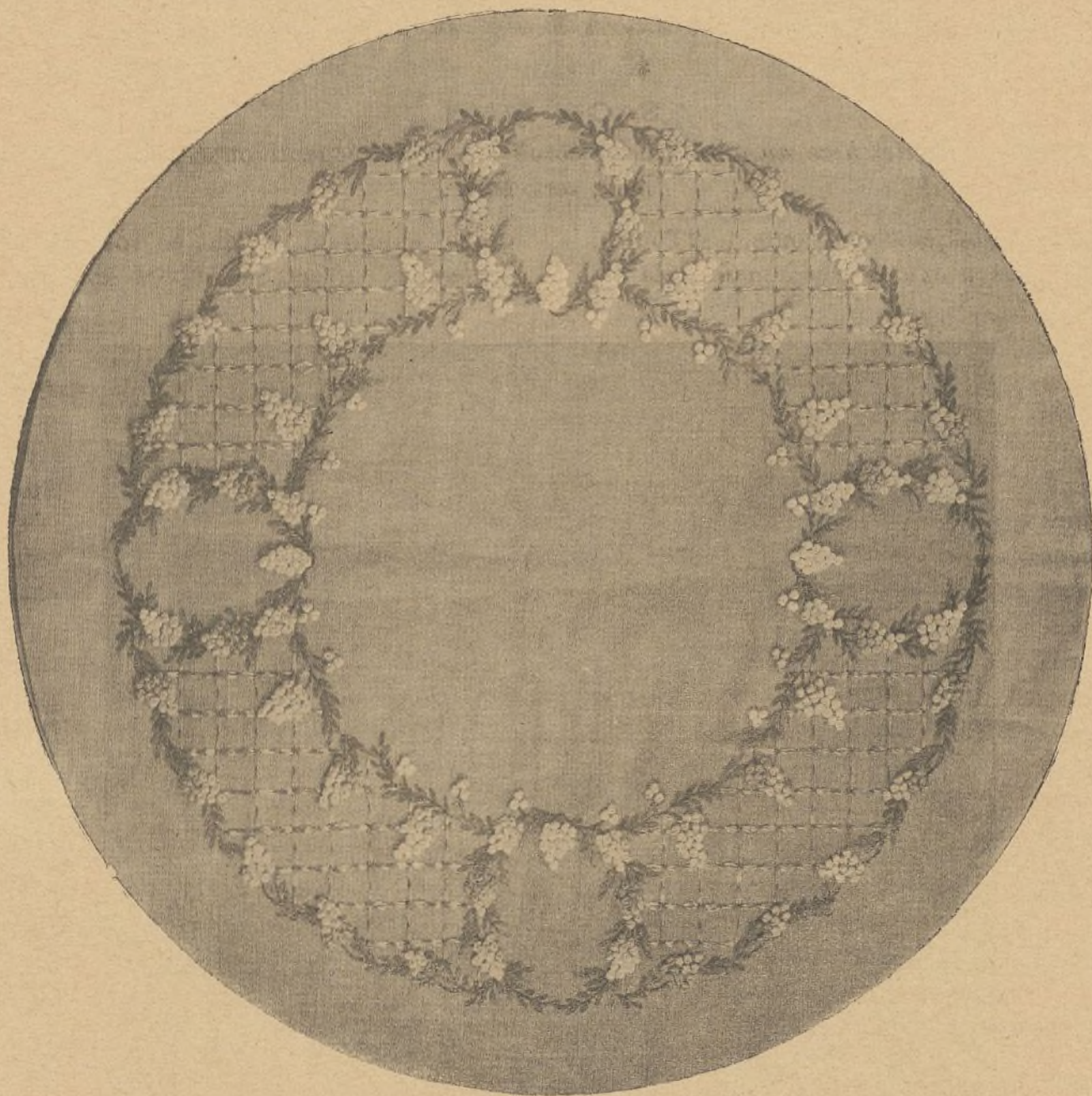


Fig. 1. — Grand tapis rond. Diamètre : 0 m. 78. Échantillonné avec fournitures : 12 fr. 50.
(Délai de livraison : 8 jours). Doublure satinette : 1 fr.

que, sans permission, il aurait pu s'adjuger une large part de votre goûter, aussi ai-je pris mes précautions!

— Alors, tant pis!... mettons-nous à l'ouvrage!

— C'est joli, ça, tante Patience, c'est un tapis?

— Oui, Germaine, c'est un tapis, ça!

— Pourra-t-on le mettre dans le jardin?

— Si tu veux, mignonne!

— Alors je vais le faire, mais tu serais bien gentille de me fournir quelques détails sur son exécution!

— Le tapis en toile gris très foncé, à grosses côtes,

fixés aux points d'intersection par quatre points croisés en ton beige foncé, et leur longueur est coupée au milieu par un point à cheval qui maintient les deux brins de soie. Ce point à cheval est lui-même traversé en sens inverse (c'est-à-dire dans la même direction que les deux brins de soie beige) par un point lancé assez grand, même ton que le premier. Cela donne l'aspect d'une sorte de croix. Le détail que je te donne te paraîtra très net sur la gravure ci-jointe. Toutes les branches qui limitent le quadrillé sont en coton perlé, feuilles au point de bouclettes avec point lancé au milieu, deux tons de

vert palmier avec un ton plus foncé pour les tiges au point de tige.

Toutes les grappes de raisin, qui semblent maintenues par un treillage, sont exécutées en point de nœud avec un gros coton mèche en quatre tons de rose violacé, mais pas plus de deux tons par grappe : les unes foncé et moyen, les autres, moyen et clair, en alternant naturellement les grappes pour donner à l'ensemble plus de vie et de légèreté.

— Tante Patience, comment fait-on le point de nœud ? je suis honteuse de te le demander, mais je ne sais plus tourner le coton autour de mon aiguille.

— Sors l'aiguille enfilée de gros coton au point voulu ; après avoir tiré le coton jusqu'au bout, sai-

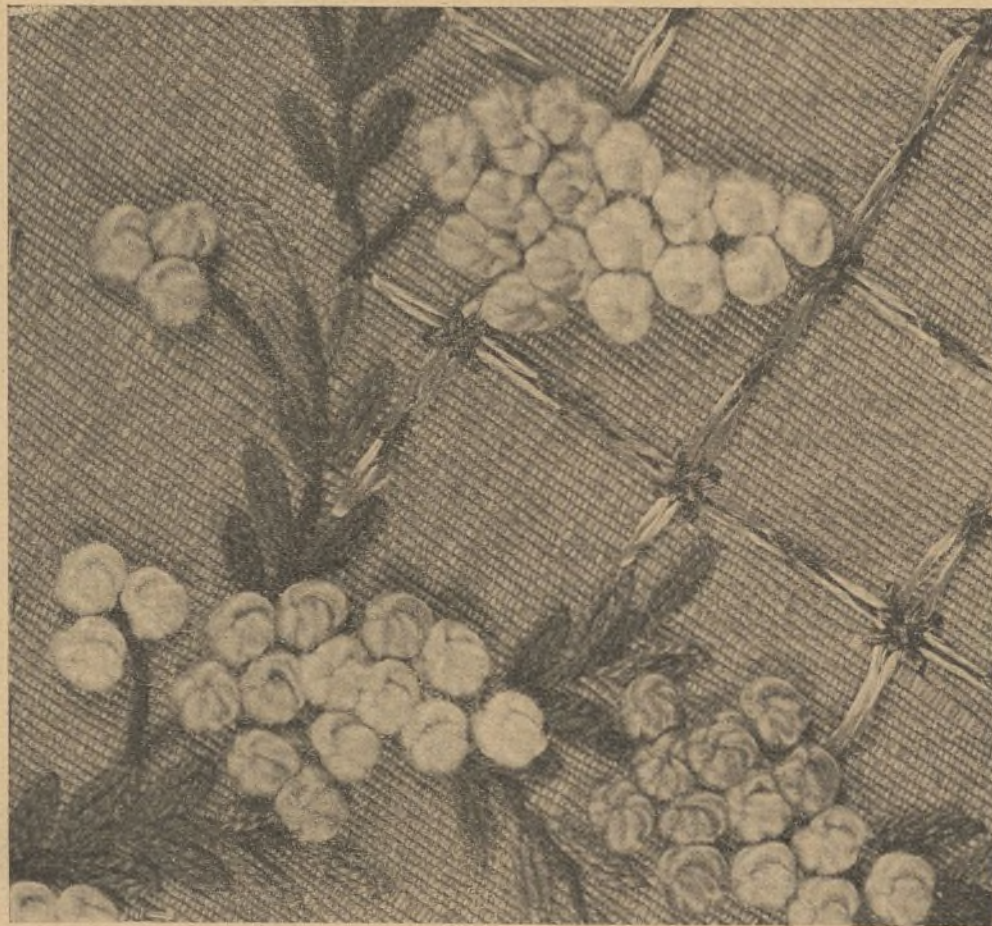


Fig. 2. — Détail de la broderie du tapis fig. 1.

sis-le entre le pouce et l'index gauches très près du tissu, tourne le coton deux fois autour de l'aiguille, toujours contre le tissu, puis retourne l'aiguille sur elle-même, la pointe en bas, repique-la tout contre le premier point, et recommence au point suivant.

— Merci, tante.

— Enfin, tu doubleras le tapis d'une satinette verte cousue à petits points de côté, après avoir rentré les deux bords l'un contre l'autre bien régulièrement.

— J'ai compris,

merci, tante.

Vide-poches.

— Tu sais, tante Patience, que nous allons partir le mois prochain à la campagne, et nous serions



Fig. 3. — Vide-poches dessiné et échantillonné avec fournitures, sur toile : 3 fr. 75. Montage seul : 7 fr. 50.

Ayuntamiento de Madrid

bien contentes d'exécuter quelque chose de nouveau pour notre chambre.

— Rien de plus simple, Simone, ce vide-poches te plairait-il?

— Oh! oui, tante, il est bien amusant comme forme et comme dessin!

— Est-ce drôle, regarde donc Monique!

— Tante Patience, sur quoi le ferons-nous?

— Sur toile ancienne ordinaire, ce sera plus rustique.

Le dessin tout à fait baroque permet une variété de tons très grande. Le bonhomme qui sort des flots...

— Ah! oui, celui qui n'a pas de jambes.

— Oui, comme tu dis, Monique; ce bonhomme a une chemise bleu vert moyen, avec cravate rouge; les roseaux duquel il sort sont en trois tons de vert, un ton blanc, un ton rose. Vous donner l'explication du nuancement serait impossible, c'est une suite de points lancés de différents tons, le haut, blanc et rose. L'eau est représentée par une suite de points

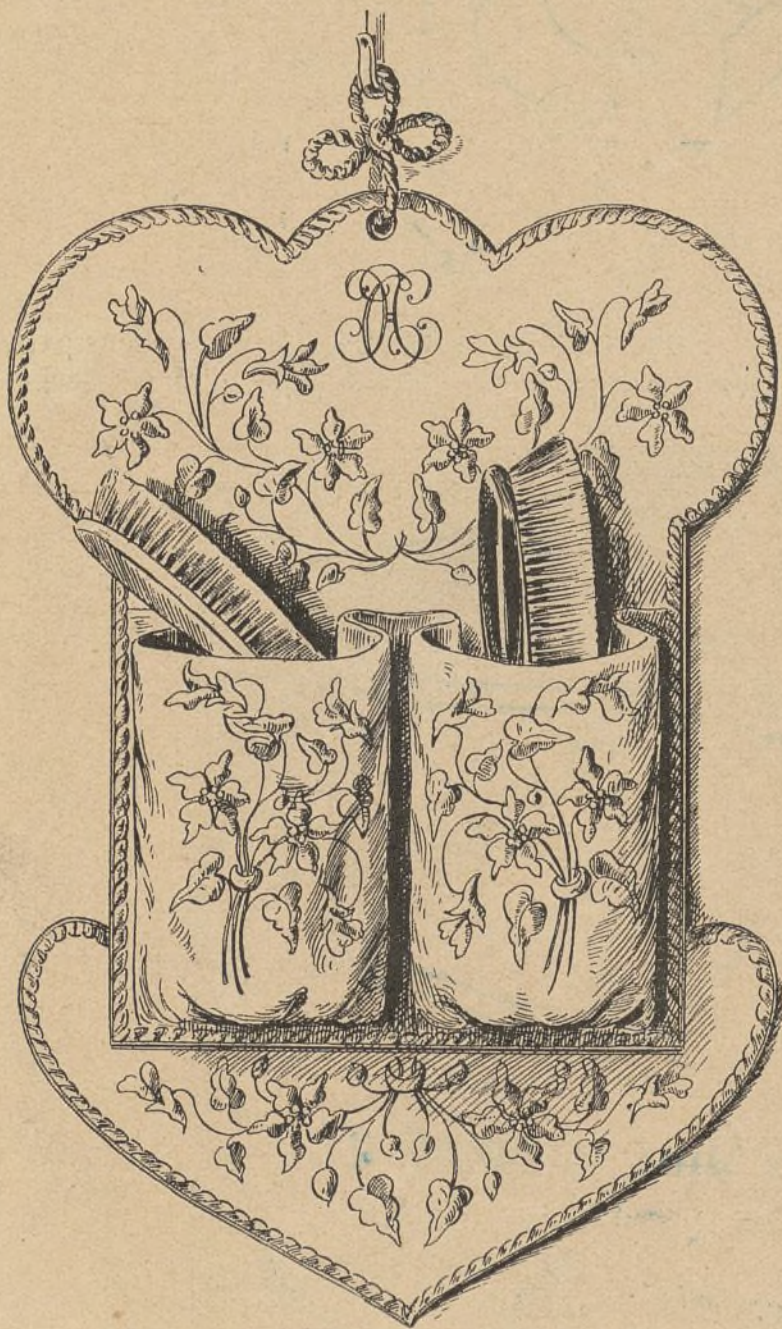


Fig. 4. — Porte-brosses. Planches n°s 1 et 2.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 5 fr. 75.
Doublure et garniture : 3 fr. 75.

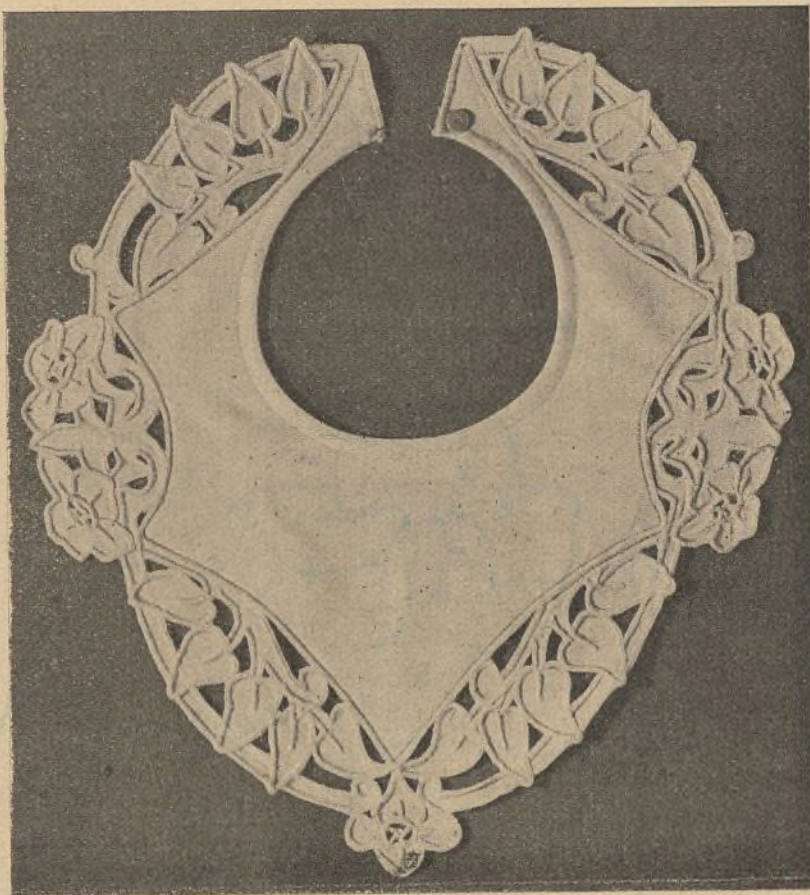


Fig. 5. — Bavoir en broderie Richelieu. Planche n° 3.
Dessiné avec coton : 1 fr. 75.

lancés, trois tons de vert, avec, de-ci, de-là, un petit point noir qui indique une barque; au ciel, deux traits noirs marquent des hirondelles qui arrivent au rivage.

Les bords de l'eau sont en ton brun foncé au point de tige, et le terrain est rayé de lignes, trois tons bois. Dans le lointain, un moulin brun, avec toit gris, tourne ses ailes au souffle du vent.

Enfin les fleurettes sont roses, deux tons au passé avec herbage passé et point de tige, deux tons vert.

La poche est brodée dans la même idée : le bonhomme de droite a une chemise brune et or, une ample culotte et ceinture bleu vert, bas rayés brun, bordé noir, sabots bruns. La bonne femme, tablier mauve, jupe bleue, bas noirs, sabots bruns, corsage à basques vieux rose, avec manches et fichu bleu, cheveux noirs, éclairés de quelques points bruns, coiffure grise.

Enfin, le dernier personnage est vêtu d'une chemise mauve avec cravate bleue, culotte bois, bas rayés bleus, bordés noir.

Les bonshommes sont tous coiffés d'une toque brune. Le visage de tous les personnages est noir ainsi que leurs mains.

L'horizon est limité par une ligne noire. Les nuages point de tige et points lancés gris, blanc et bleu pâle.

Quant au montage, je ne vous conseille pas de l'entreprendre vous-même, c'est un peu compliqué, mais je peux vous le faire faire si vous le désirez.

Voilà, mes chéries, vous pouvez varier les tons

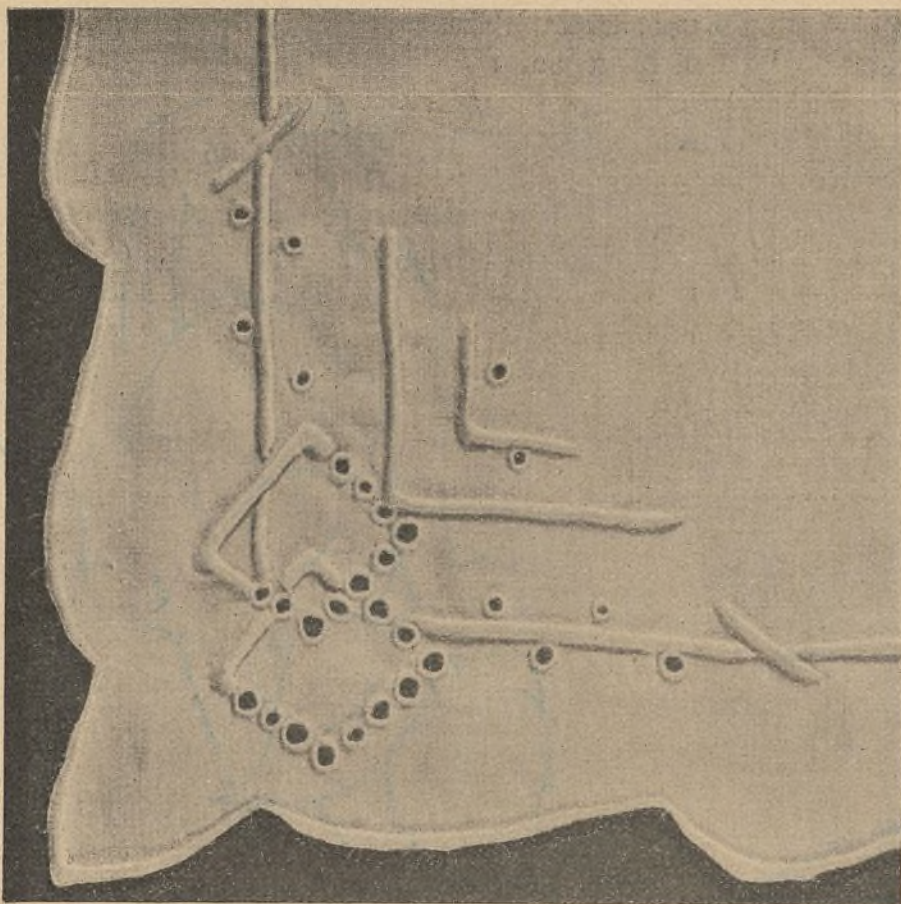


Fig. 6. — Mouchoir. Planche n° 4.
Dessiné et échantillonné avec coton : 1 fr. 25.

de la broderie et utiliser tous les similis qui vous restent.

Porte-brosses.

— Tante Patience, tu n'aurais pas autre chose pour garnir la chambre de maman à la campagne?

— J'ai ce porte-brosses qui sera d'un heureux effet sur toile Gobelins, entièrement brodé au passé plat, en simili. Qui le veut?

— Moi, tante, s'il te plaît, avec les explications pour le faire.

— Bon, tu pourras exécuter toutes les fleurs en quatre tons de violet.

Les unes seront en deux tons de violet moyen et foncé, les autres, clair et moyen, d'autres encore d'un seul ton de violet. Les violettes qui ne sont pas encore entièrement ouvertes sont en un ton violet, avec calice vert.

Les délicates feuilles de violettes sont en deux tons de vert. Les points partiront du haut en se dirigeant vers la nervure

médiane, et en obliquant légèrement à mesure que la feuille s'élargit.

Les tiges, au point de tige en vert foncé. Le ruban qui retient les violettes sera au passé en ton jaune pâle. Le fond et les poches seront brodés de la même façon.

Si tu veux rendre ce cadeau plus personnel, rien ne t'empêchera de broder ses initiales dans le haut en jaune pâle ou toute autre teinte à ton goût.

Le porte-brosses, monté sur un carton de la forme voulue, sera bordé d'un galon.

Bavoir.

— Voyons, j'ai reçu une lettre me demandant, pour une prochaine visite, un ouvrage à offrir à une jeune maman pour son bébé; c'est toi, Moinque, je crois, qui m'a fait cette demande?

— Oui, tante Patience.

— Je te propose ce joli modèle de bavoir.

— Il répond tout à fait à mon désir, je voulais justement quelque chose de pas trop long et pas trop cher, parce que je ne suis pas bien riche.

Sur quoi le ferai-je, tante?



Fig. 7. — Carré au crochet imitation de Gros Venise.
Fil de lin n° 10 : 1 fr. 10 le gros écheveau.

— Voilà un morceau de piqué sec, sur lequel tu reproduiras le dessin de la planche. Tu prendras le piqué, de manière que les raies du tissu soient horizontales.

Le bavoir dessiné, avec du coton n° 30, tu feras la broderie entièrement en Richelieu, sans barrettes, ce qui simplifie le travail.

Tous les contours des motifs sont d'abord en-

suite au point de feston, tu contourneras d'abord le centre au point de feston et tu redescendras ensuite le long des trois fils, comme pour les autres brides.

La broderie terminée, munie de petits ciseaux pointus, tu découperas le tissu tout autour des motifs, partout où sera le bord du feston.

Je te recommande de ne pas faire ce travail en

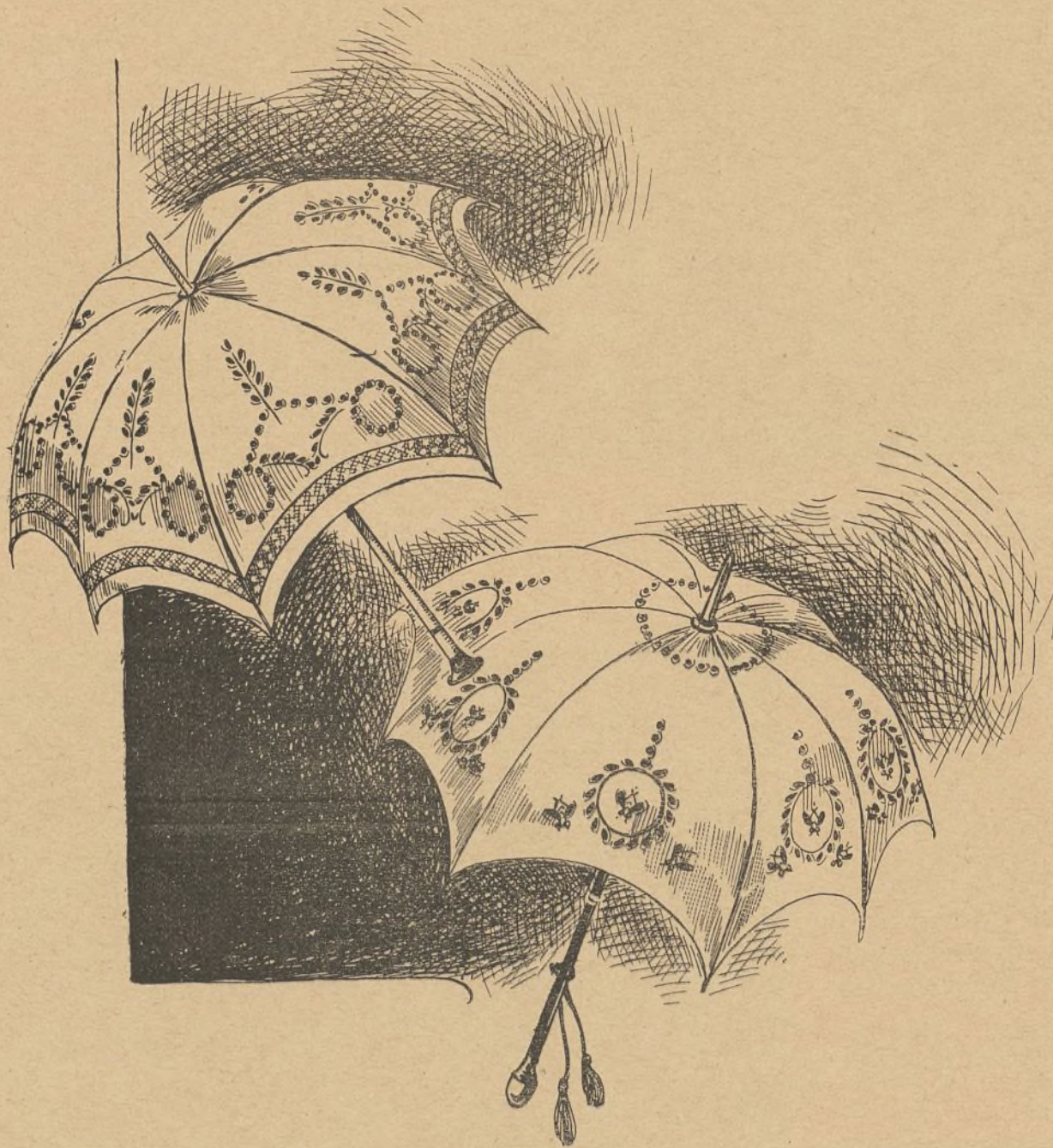


Fig. 8. — Deux ombrelles dessinées et échantillonnées avec coton sur toile : 6 fr. 50.
Linon de fil ou batiste : 8 fr. 50 pièce. Entre deux : 0 fr. 40 le mètre.

tourés à points devant, puis tu feras sur ce fil un point de feston pas trop haut et bien régulier, le bord tourné du côté qui doit être découpé. A l'intérieur des fleurs et des feuilles, tu feras une légère nervure à point de cordonnet.

Le cœur de chaque fleur est ajouré. Pour obtenir le résultat voulu, au pied d'une bride, tu lanceras trois fils en faisant quelques points devant au centre et tu reviendras au point de feston, puis tu feras de même pour les autres brides; enfin, lorsque tu arriveras à la quatrième, au lieu de revenir de

sautant sur un pied comme cela t'arrive quelquefois, car il y aurait un malheur irréparable. Tu doubleras le bavoir d'un petit linon léger, naturellement juste sous la partie non brodée. Enfin, une boutonnrière et un bouton pour fixer le bavoir permettront au bébé de tourner la tête sans risquer de perdre cet indispensable ornement.

Mouchoir.

Voici un petit mouchoir dont le dessin peu banal vous flattera sans doute.

Il mesure tout terminé 28 centimètres.

Sur un morceau de batiste de 33 centimètres, vous décalquerez le dessin qui est sur la planche, en faisant attention de suivre autant que possible le droit fil, pour poser le bord du feston.

Celui-ci est très irrégulier, ce qui ne gâte rien. Mais il sera indispensable de bien en suivre la ligne plus ou moins large.

Un seul angle sera brodé. Toutes les lignes droites sont faites au plumetis. Pour bien réussir ce travail, je vous recommande de le fixer sur moleskine, et de bourrer bien régulièrement avec du coton un peu gros. Du bourrage dépendra la beauté du plumetis.

Tous les œillets sont en broderie anglaise. Vous les percerez avec un poinçon, vous les contournez d'un point devant, puis vous repasserez dessus au cordonnet, comme pour l'anglaise ordinaire.

Cette broderie s'exécute avec du coton numéro 35.

Une fois terminé, découpez le tissu tout autour, et vous aurez un joli mouchoir à offrir à une petite amie, à moins que vous ne préfériez le garder pour mettre dans votre petit sac.

Carré imitation Gros Venise.

— Tante Patience, je commence à aimer le crochet, cela doit te surprendre, et c'est pourtant la vérité! Mais je l'aime mieux quand il est gros, il avance plus vite. Aussi, si tu as un modèle à me prêter, je ferai tout mon possible pour le réussir.

— Je suis contente, mignonne, de ta bonne volonté. Le crochet est un agréable passe-temps, ce n'est ni très difficile, ni embarrassant à enfourer dans un sac et l'on peut exécuter de jolis ouvrages sans beaucoup de dépense.

Je te recommande ce carré très simple qui pourra servir d'ornement à un coussin, une têtère ou tout autre ouvrage.

Voici comment on procède :

Ce carré est exécuté avec du fil de lin n° 10.

Faire 11 m. ch., 1 m. s. dans la 7^e de ces m. pour former 1 picot, puis faire 3 fois 6 m. ch. 1 m. s. dans la 2^e de ces m. pour faire 1 picot; former un rond avec cette ch. à picots en faisant 1 m. s. sur la m. ch. précédant le 1^{er} picot, 1 m. s. sur les 5 m. ch. suivantes, puis faire 3 fois 8 m. ch., 1 d. b. dans la m. ch. entre 2 picots, 8 m. ch., 1 m. s. sur la dernière des 5 m. s. pour terminer le tour. :: 1 m. ch., 1/2 b. sur chacune des 8 m. ch., 1 m. ch., retourner le travail, passer 1/2 b. et faire 1/2 b. à cheval sur les 7 1/2 b. suivantes, 1 m. ch., retourner et faire 6 1/2 b. sur les précédentes en passant la 1^{re}.

Continuer ainsi en diminuant chaque fois d'une m. jusqu'à ce qu'il n'y ait qu'une 1/2 b., à l'extrémité du cône, 1 m. ch. et redescendre sur le côté de ce cône en faisant 1 m. s. sur chaque rang. 1 m.

s. sur la d. b. et répéter 3 fois depuis ::. Revenir, faire :: 1 m. s. sur chacune des 8 m. ch. sur lesquelles on a fait les cônes, 1 m. s. sur la d. b. pour faire une pastille; 12 m. ch., 1 m. s. sur la 8^e de ces m. pour former une boucle sur laquelle on fait 8 1/2 b., m. s. sur la 1^{re} de ces 1/2 b., 1 m. ch. et faire 2 1/2 b. sur chacune des 8 1/2 b. précédentes, 1 m. s. dans la 1^{re} de ces 16 1/2 b., 1 m. s. sur les 5 dernières m. ch., répéter 3 fois depuis ::.

Au-dessus de ce motif, faire 4 rangs pour compléter le carré.

Deux ombrelles.

— Devine, tante Patience, ce qui nous serait bien utile pour l'été qui s'annonce si beau?

— Ma foi, non, je ne vois pas, à moins que ce soit une ombrelle, pour abriter votre teint contre les rayons indiscrets du soleil?

— Tout juste, tante!

— Mais qu'as-tu fait de celle brodée l'an passé?

— Oh! ça, c'est toute une histoire pas drôle, va! Figure-toi, qu'un jour de vacances, je vais en excursion en barque, j'emporte mon ombrelle; une fois au large, je l'ouvre; au bout d'un moment, un coup de vent arrive, s'engouffre exprès dans mon ombrelle, et paf! dans l'eau! Le pêcheur a bien fait des efforts pour la rattraper, mais la brise se moquait de ma mine déconfite, et qui sait où il a déposé ma pauvre ombrelle je ne l'ai pas revue!

— J'en voudrais une autre, mais cette fois, je me méfierai.

— Tu peux te vanter d'avoir de la chance, j'ai relevé dernièrement deux modèles, je vais te les montrer et tu choisiras.

Toutes deux sont en broderie anglaise, la première est un peu plus couverte et le bas est orné d'un entre-deux de Cluny incrusté à jour.

Pour donner cet effet, il faut poser à l'endroit de la broderie l'entre-deux bien à plat et le fixer d'abord à points de côté. Puis, avec du coton à broder, il faut festonner chaque bord de l'entre-deux en prenant sur l'aiguille l'entre-deux et la toile et tourner le bord du feston du côté du tissu.

Lorsque tout est incrusté, chaque fuseau séparément, il ne reste plus qu'à couper la toile ou le linon en dessous tout contre le feston.

La deuxième ombrelle ne doit sa décoration qu'à une jolie couronne sur chaque fuseau et un cha-pelet d'œillets dans le haut.

Voilà, Germaine, de quoi fixer ton choix d'après ton courage.

Et maintenant, mes chéries, allons goûter, j'espère que vous allez faire honneur à la surprise que Simone voulait voir en arrivant. Venez vite vous installer.

— Oh! oui, tante Patience, j'ai une faim d'ogre!

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

GILET DE FLANELLE POUR FILLETTE DE DIX A QUATORZE ANS

— Tante Patience, qu'est-ce qu'on peut faire en lingerie, autre chose que des chemises, des pantalons, des cache-corsets et des chemises de nuit?

— Des gilets de flanelle, par exemple!

— Tiens, c'est vrai, je n'aurais jamais pensé à cela, c'est amusant de coudre dans la flanelle.

— Attends, je vais chercher dans ma réserve, je dois avoir un patron de gilet. Oui! justement, celui-ci sera parfait.

— Il se compose de deux pièces : le devant, à couper deux fois, droit fil au milieu; le dos, à couper double, droit fil sans couture au milieu du dos.

Après avoir posé la flanelle pliée en deux, sur la table, placez le patron bien à plat, d'après mes indications, et épinglez-le de façon à ce qu'il soit bien d'aplomb.

Avec de bons ciseaux, coupez le tissu tout autour du patron, en laissant un centimètre de flanelle pour les coutures.

Puis, sans enlever les épingles, passez tout autour, tout contre le papier, un fil de couleur, en marquant les crans.

Ensuite retirez les épingles qui fixaient le patron.

Bâissez dos et devant de chaque côté, ainsi que les coutures d'épaules en ayant soin de mettre en face l'un de l'autre les deux fils de couleur. Mais là, une particularité est à signaler, les coutures dans la flanelle se font à l'endroit.

Vous commencez par faire vos coutures à petits

points devant, et, au lieu de rabattre en faisant un petit rentré, laissez le bord de la flanelle, et rabattez au point de chausson.

Vos coutures faites, passez au devant. Faites un rentré d'un centimètre bien droit, mais là aussi, il sera fait sur l'endroit au lieu d'être tourné vers l'envers comme pour un ourlet ordinaire.

Une fois ce rentré fait, comptez 3 centimètres, et pliez à nouveau votre tissu, sur l'endroit toujours.

A un demi-centimètre de chaque bord, faites une piqûre régulière, en prenant toutes les épaisseurs de tissu. Afin de ne pas les faire de travers, marquez des points de repère, de distance en distance.

Ceci fait, faites un rentré au bas du gilet à l'endroit, et, sur ce

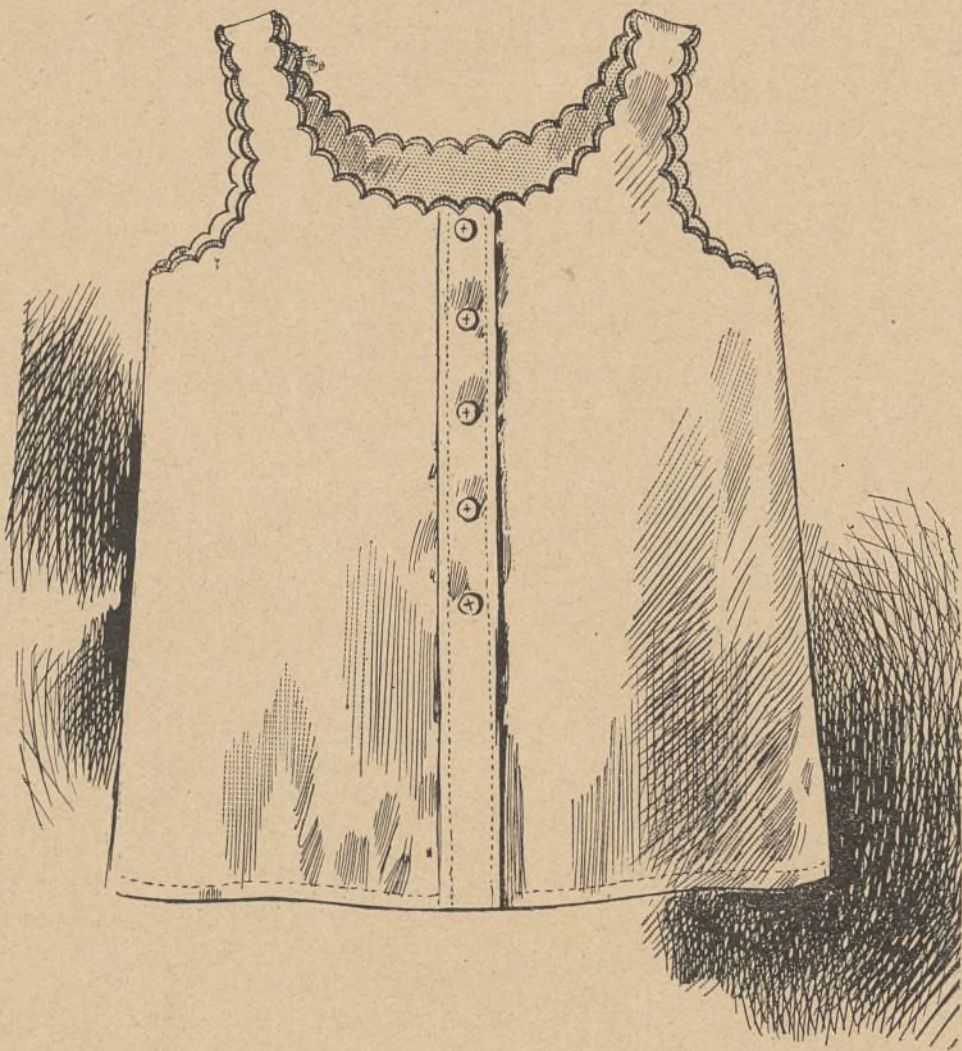
simple rentré, faites tout le long un point de chausson.

Sur le côté droit du gilet, entre les deux piqûres du devant, tous les 6 centimètres, marquez et faites une boutonnrière arrêtée par deux brides.

Entre les deux piqûres, de l'autre côté du gilet, côté gauche, posez 6 boutons bien en face des boutonnnières.

Enfin, à l'encolure et aux emmanchures, tracez un petit feston à dents rondes que vous faites comme d'habitude.

Afin d'éviter à la flanelle de céder entre les dents de feston, posez à l'envers, à la base de celui-ci, un petit galon bien à plat que vous fixez aux deux bords par des petits points devant.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Bonjour, bonjour, oncle Fred.
— Bonjour, mes enfants. Vous voilà donc?
— Mais oui, oncle Fred; puisque tu es malade, nous venons te tenir compagnie, toute la journée, pour que tu ne t'ennuies pas.

— Qui est-ce qui a eu cette idée de venir amuser un vieil oncle ne pouvant bouger à cause de ses rhumatismes?

— C'est Simone, aussitôt que maman a reçu ta lettre, dans laquelle tu disais que tu ne pourrais pas venir. Alors maman a trouvé que c'était bien le moins que nous venions te distraire aujourd'hui, puisque tu perds tous tes jeudis avec nous. Nous nous sommes apprêtés bien vite et nous voilà.

— Eh bien, votre visite me fait beaucoup de plaisir, et j'espère que vous ne trouverez pas le temps trop long.

Le cabinet de travail de l'oncle Fred était un lieu dans lequel ses neveux et nièces pénétraient avec un respect mêlé de convoitise. Les rayons chargés de livres, qui tapissaient les murs depuis le bas jusqu'en haut les impressionnaient, et les vitrines, garnies de toutes sortes d'objets curieux, étaient pour eux un inépuisable sujet de curiosité. Penché sur l'une d'elles, Jacques s'écria tout à coup :

— Ah! qu'est-ce donc que toutes ces médailles, oncle Fred? Tu ne les avais pas la dernière fois que nous sommes venus.

— Ce sont des pièces de monnaies anciennes et très rares qui viennent de m'être données par un de mes amis, lequel est un numismate distingué.

— Un numismate? qu'est-ce que cela?

— C'est un savant qui s'occupe de numismatique, c'est-à-dire de la science qui a pour but l'étude des anciennes monnaies.

— Ah! Et... c'est intéressant les monnaies?

— Cela passionne certains individus. Mais cela

me fait penser que j'aurais dû vous conduire depuis longtemps à l'Hôtel des Monnaies.

— Pourquoi, oncle Fred?

— Mais, pour vous montrer toutes sortes de choses qui vous intéresseraient énormément. Savez-vous d'abord ce que c'est que l'Hôtel des Monnaies?

— Non, oncle Fred.

— Eh bien, c'est l'établissement dans lequel sont fabriquées les monnaies. Car vous n'êtes pas sans ignorer, j'espère, que la fabrication des monnaies est une chose très importante, soumise à des quantités de contrôles. L'État seul a le droit de « battre

monnaie » et tous ceux qui fabriquent des pièces d'or ou d'argent semblables à celles qui ont cours sont des faux-monnayeurs que la loi punit très sévèrement.

— L'Hôtel des Monnaies existe-t-il depuis longtemps, oncle Fred?

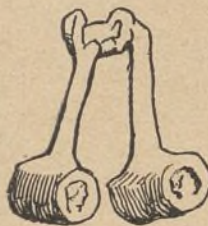
— Au commencement du quatorzième siècle, il était établi rue de la Monnaie, sur l'emplacement qu'occupe la rue Boucher. Sous Louis XV, comme il tombait en ruines, le roi en ordonna la démolition et fit l'acquisition des anciens grand et petit hôtels de Conti, pour y construire l'Hôtel des Monnaies, tel qu'il existe aujourd'hui. Il mit au concours les plans de l'hôtel qu'il désirait élever sur cet emplacement. Des hommes d'une grande réputation y prirent part, mais ils se virent enlever la première place par un inconnu du nom de Jacques-Denis Antoine.

L'édifice fut commencé en 1768 et terminé en 1775.

Il se compose de deux façades, ayant chacune environ 120 mètres. La façade principale est parallèle au cours de la Seine; elle comprend l'entrée d'honneur, une porte monumentale en chêne, à panneaux grillés, ornés du chiffre de Louis XV en bronze dans une couronne de feuillage. Les six colonnes ioniques, qui décorent cette façade, sont surmontées de six statues qui représentent la Loi, la



Anciens coins de monnaie romaine.



La frappe au marteau.
(Fragment d'une gravure ancienne).



Façade du palais de la Monnaie.

Prudence, la Force, le Commerce, l'Abondance et la Paix.

— Est-ce un bâtiment très important, oncle Fred?

— Oui, mes enfants. Il est divisé en trois grandes cours et plusieurs autres moins considérables, toutes entourées de bâtiments. La cour principale, très belle, est décorée des bustes de Henri II, de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV.

— Pourquoi ces quatre rois-là?

— Pour des raisons qui sont inscrites en lettres d'or sur des plaques de marbre noir : Henri II pour avoir, le premier, mis sur les monnaies l'effigie du souverain et le millésime de leur fabrication; Louis XIII, pour avoir adopté le balancier; Louis XIV, pour avoir fait marquer les monnaies sur la tranche, afin de déjouer la fraude des rogneurs. Louis XV, enfin, pour avoir construit cet Hôtel des Monnaies.

— Qu'est-ce que le balancier, oncle Fred?

— C'est un perfectionnement qui avait été apposé dans la fabrication des monnaies par Nicolas Briot, graveur général des monnaies sous le règne de Henri II. Nicolas Briot avait inventé, en outre, une presse, un coupoir et un laminoir; mais lorsqu'il présenta ses dessins, il trouva si peu de protection en France, qu'il partit pour l'Angleterre où ses machines furent appréciées comme elles le méritaient.

— Nul n'est prophète en son pays!

— C'était vrai une fois de plus. Nicolas Briot fabriqua en Angleterre les plus belles monnaies du monde, et ce n'est que quatre-vingt-dix ans plus tard que les perfectionnements qu'il avait inventés furent adoptés en France!

— Auparavant, comment fabriquait-on les monnaies, oncle Fred?

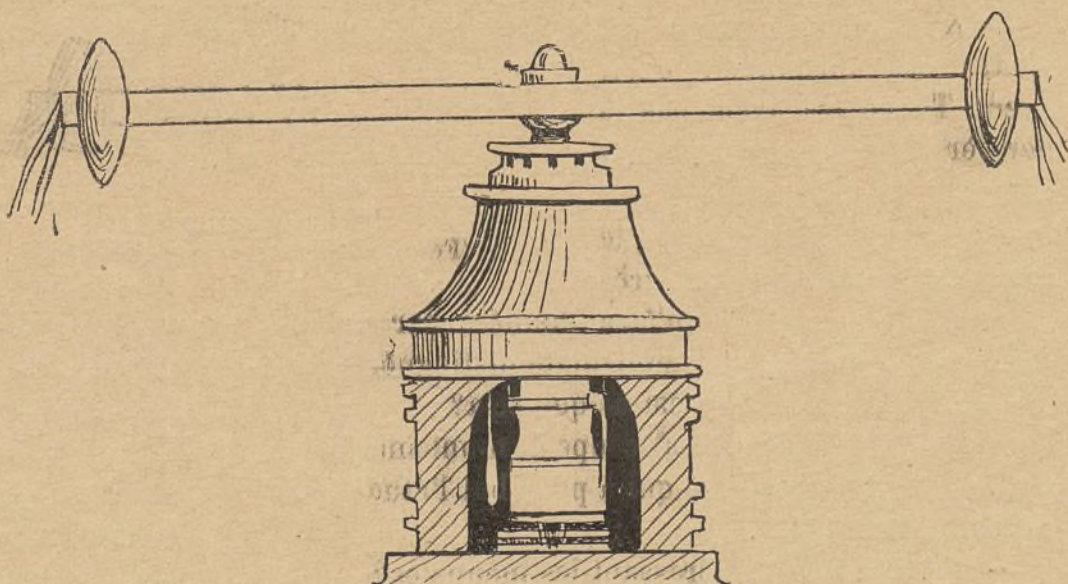
— Au moyen du marteau; on commençait par couler le métal en lentilles, que l'on plaçait entre deux coins en bronze très dur, après les avoir rougies au feu. Ces coins, gravés autour, étaient encastrés dans une chemise de fer sur laquelle on frappait avec un marteau, pour donner l'empreinte aux pièces. C'est ce marteau que remplaça le balancier à la fin du règne de Louis XIII.

— Les monnaies ont-elles toujours été gravées?

— Oui, mes enfants, mais vous concevez bien que la gravure a fait des progrès au cours des siècles? Sous les premiers rois de France...

— Il y avait déjà des monnaies en ce temps-là?

— En ce temps-là et bien avant! Les monnaies sont vieilles comme le monde. Les Grecs, les Romains, les Hébreux, les Gaulois possédaient des monnaies d'or et d'argent pur. Je vous disais donc que sous les premiers rois de France, les monnaies étaient ornées de gravures primitives, ne présentant



Balancier.

que des symboles grossiers ou burlesques. Sous l'influence du génie de Charlemagne, l'art plastique fit des progrès et des emblèmes, des croix, des couronnes, des fleurs, des écussons d'armes, puis la représentation du prince assis ou debout remplacèrent les ornements primitifs.

— A-t-on toujours frappé les monnaies à Paris?

— Sous les deux premières races des rois de France, on frappa des monnaies dans beaucoup de villes dont plusieurs sont déchues de leur antique célébrité, et dans d'autres dont les noms sont inconnus aujourd'hui. Indépendamment de ces villes, il existait une monnaie particulière dans le palais du roi, c'est ce qu'indiquent les monnaies du temps qui portent pour légende : *Moneta palatina* (monnaie du palais), *Villæ regiæ* (Maisons royales) ou *Palatia* (palais). On suppose aussi qu'il y avait ordinairement une monnaie à la suite de la Cour, d'après le grand nombre de villes dont les espèces de cette époque présentent le nom.

C'est Charlemagne qui eut le désir de restreindre cette latitude, car il fit mettre dans un capitulaire : « Nous voulons qu'il n'y ait de monnaie en aucun autre lieu que dans notre palais. »

Plus tard, Charles le Chauve ordonna que la monnaie serait fabriquée dans son palais et dans les

villes de Quentovic, Rouen, Reims, Sens, Paris, Orléans, Châlons, Nesle et Narbonne. Il établit en conséquence un maître en chaque fabrique, ainsi que les officiers nécessaires pour y faire observer la police et empêcher les fraudes et les malversations qui auraient pu être commises par ceux qui étaient employés à la fabrication de la monnaie. Ce fut la première organisation du personnel des Hôtels des Monnaies.

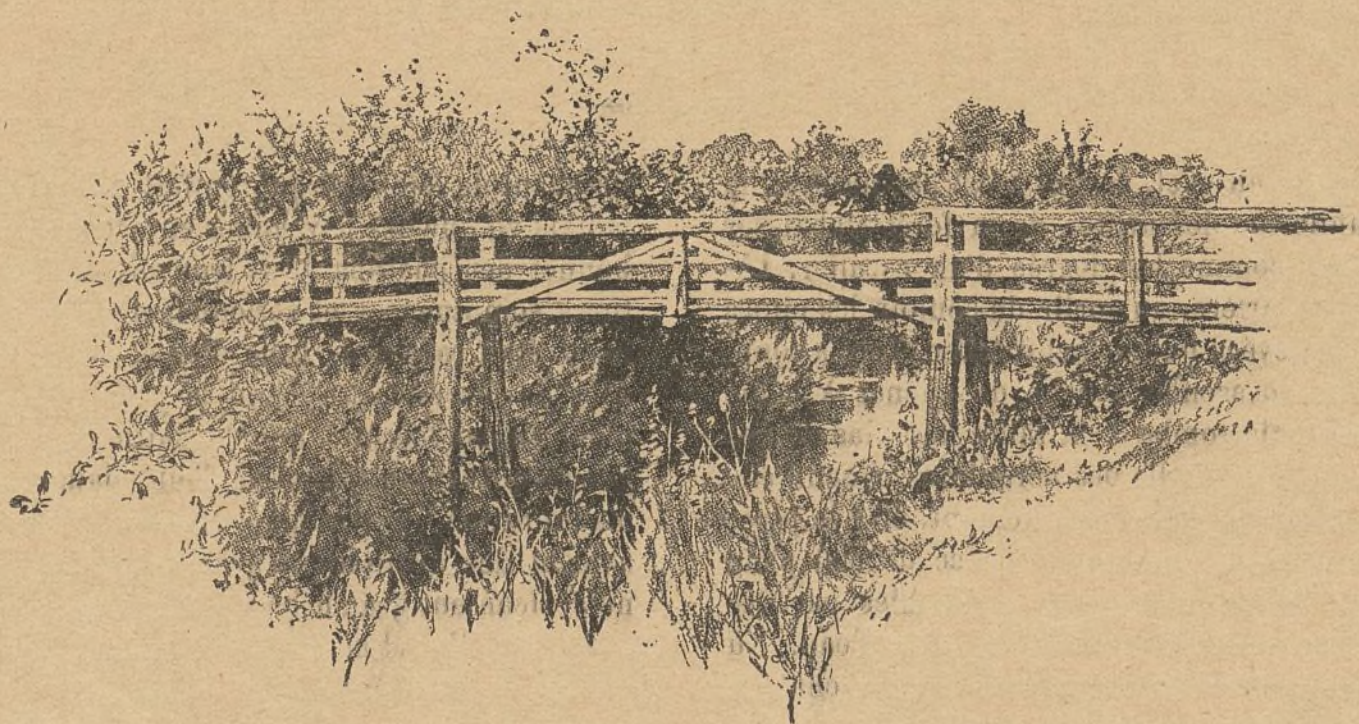
Sous François I^{er}, ces hôtels étaient au nombre de vingt-cinq. Deux siècles plus tard, il n'en restait plus que dix-sept. Dans le cours de la Révolution, ils furent tous supprimés, à l'exception de celui de Paris.

— Pourquoi, oncle Fred?

— Parce qu'ils étaient devenus inutiles, le numéraire étant remplacé par des assignats. Ils furent réorganisés au nombre d'une quinzaine pendant l'Empire; ce nombre diminua ensuite petit à petit à mesure que les chemins de fer augmentaient et que la Banque de France établissait des succursales dans toutes les villes importantes.

— Quand irons-nous à l'Hôtel des Monnaies, oncle Fred?

— Dès que mes maudits rhumatismes me permettront de sortir, je vous le promets.





Les deux Violoneux.

(Fin).

Et il voyait, en effet, ce qui n'est pas naturel, la hauteur uniforme des arbres de la forêt s'abaisser brusquement comme les degrés d'un escalier. Là-bas, dans la clairière, au sortir du couloir, les cimes étaient plus élevées qu'une nef d'église. Tout à coup, cette hauteur descendit à celle de chênes à peine centenaires, puis tomba à la taille des lilas de nos jardins, pour finir à celle des géraniums. Quand elle en fut là, la forêt cessa brusquement, et à la place des arbres succéda un grand espace de ciel plein d'étoiles et de belles pelouses rafraîchies par des bassins d'où s'élançaient de fins jets d'eau. Au milieu de l'herbe s'élevait un merveilleux château qui brillait comme du cristal, du diamant ou des fils d'argent. Il en sortait une lumière, à la fois douce et éblouissante, qui permettait à Jean de voir tout ce qui se passait entre ses murs transparents. Et le spectacle en était si superbe que le Violoneux s'arrêta d'avancer, les yeux fixes, tandis qu'au contraire ses doigts actifs modulaient involontairement

un chant de fête. Lui qui, en fait de femme, n'avait jamais vu que des paysannes en cotes de drap et en bonnet des champs, il se trouvait en face de créatures somptueuses et aériennes dont le corps charmant était revêtu de tulle d'or et de dentelles brodées de pierreries, et dont la peau était mille fois plus resplendissante que le satin des jeunes seigneurs qui évoluaient autour d'elles dans un murmure d'admiration et d'amour. Tous ces personnages avaient des attitudes si gracieuses, qu'incontinent notre Jean eut grande honte de ses gestes de rustre.

Mais quelle fut sa confusion quand il vit les seigneurs et les belles dames l'appeler par signes du haut des balcons et des fenêtres du château. En même temps, deux pages l'invitaient à gravir le peron. Cependant, lui, conscient de la laideur de son visage et de ses mains, se sentait cloué au sol. Il faut ajouter que, pour comble de disgrâce, les oiseaux diaprés, laissant à nu son accoutrement de villageois, s'étaient envolés de ses cheveux, de ses épaules,

et, voletant doucement dans les rayons de la lune, faisaient, par éclairs, scintiller leurs ailes de cornaline, de chrysopase et d'opale.

« Tout est beau ici, seul je suis laid, pensait le pauvre diable; jusqu'à mes oiseaux qui se sont détournés de moi. »

Et, tristement, il s'éloignait des personnages diaphanes et scintillants qui, de là-haut, continuaient à l'appeler, lorsqu'un jeune galant enjamba le balcon, descendit sur l'air comme sur un escalier, et s'exprimant avec politesse :

— Gentil maître des chansons, dit-il, viens égayer notre fête de tes chants; ces dames daignent t'en prier.

— Oh! mon prince, mille et mille grâces, balbutia le malheureux cordonnier; mais je suis, en vérité, par trop mal vêtu pour paraître devant ces belles demoiselles. D'ailleurs, regardez, mes souliers ferrés fendront, à coup sûr, vos beaux planchers de cristal.

Ce disant, il montrait à l'aérien seigneur des bottines à gros clous qui sont les meilleures du monde pour circuler dans les champs, mais qui, à vrai dire, peuvent prêter à moquerie dans une réunion d'élégantes et de muscadins.

— Ne crains rien, gentil musicien, disait le seigneur messager, notre palais de diamants peut supporter plus lourd que toi.

Et voilà alors le violoneux faisant glisser sur les parquets de verre ses pesants souliers, avec des précautions qui le rendaient encore plus lourd et mal-séant, ce dont intérieurement il maugréait fort. Mais que devint-t-il quand il découvrit dans les miroirs qui tapissaient la salle de bal, vingt, cinquante, cent pauvres Jean lourds, patauds, stupides, se confondant en révérences trébuchantes entre des êtres légers et charmants qui, aux premiers accords de son violon, avec un gentil sourire au passage, commencèrent à évoluer, le plus gracieusement du monde, en rondes, menuets, balancements et quadrilles. Entre chaque danse, des pages vêtus de satin blanc et coiffés de toquets à plumes offraient des rafraichissements sur un plateau de corail rose.

Levant alors un verre taillé dans un seul rubis, le Mélodieux but une liqueur inconnue qui répandit par tout son corps une gaieté telle qu'il crut bien à ce moment-là que jamais plus en sa vie il n'aurait humeur de pleurer ou de se courroucer.

Enfin, au bout d'un temps qui devait être fort long, mais qui lui parut bref, les seigneurs, se réunissant au centre de la salle, échangèrent les saluts et les baisers d'adieu; quelques-uns se serraient tendrement les mains ou la taille; d'autres parlèrent bas en regardant le violoneux et la plus belle des princesses ayant approuvé de la tête, un page ap-



Des pages offraient des rafraichissements.

porta un plateau de turquoise sur lequel les danseurs jetèrent leurs bijoux en tas.

Le musicien, tout en jouant une ariette mourante, regardait avec étonnement le page soulever le plateau d'un violent effort et le poser sur le sol au-devant de ses grosses bottines ferrées, quand tout à coup le palais frémit de la base au faite, et dans un grand bruit qui ressemblait à un arpegge de harpe, se déchira et s'ouvrit en deux. En une seconde, le château, les jolis personnages vêtus de pierreries s'étaient évanouis, et le violoneux se retrouvait au milieu de la prairie et des jets d'eau où il eût bien pu croire qu'il avait rêvé, sans le plateau de turquoise qui débordait de perles et de rayons.

Tout réjoui à la vue du trésor, le cordonnier posa délicatement sur le sommet des joyaux, son violon et son archet et tenta de soulever le plateau. Mais il n'y réussit, tant était lourde la charge. Ce grand poids venait moins de quelque chose de magique que des montures de métal qui encerclaient certaines pierres grosses comme des reinettes.

L'infortuné poussait des soupirs à émouvoir les arbres. Allait-il donc être obligé d'abandonner un tel trésor dans une forêt si décevante qu'il y paraissait et disparaissait à la seconde des palais plus grands qu'une garenne, et le lendemain, pourrait-il jamais retrouver l'endroit enchanté, les jolies prairies et le tas de bijoux?

Ayant à plusieurs reprises tenté en vain d'enlever le précieux fardeau, il se désolait et pleurait à grands sanglots... Déjà il s'était vu obligé de tordre son grand mouchoir de coton rouge, quand il sentit le battement de l'air, précurseur de la colombe.

Bientôt, en effet, parurent quatre beaux oiseaux gris et roses qui ouvrirent leurs ailes sous les quatre coins du plateau et l'élevèrent, plus léger qu'une plume, jusqu'aux mains du cordonnier. « Si ceux de Quiquengrogne me voyaient marcher ainsi, songeait celui-ci, tandis qu'aidé des oiseaux, il portait son plateau comme M. le Curé porte le bon Dieu, que d'estime ils auraient pour moi ! Je crois même qu'ils seraient capables de me nommer maire en place du fermier de la *Roche qui boit*. » Peu à peu, il se perdit en rêves d'avenir : Sur la place du village, en face du presbytère, il se construisait une grande maison blanche à volets réséda ; dédaigneux, désormais, de tenir lui-même le marteau et l'alène, il surveillait sévèrement, comme on doit, le travail de deux jeunes apprentis. Colinette, qui venait de s'engager comme pastoure, abandonnait ses moutons et, devenue riche, elle épousait Colin, fils du Hargneux qui, par avarice et mauvais naturel, s'opposait à leur mariage.

La tête pleine de ces idées riantes, le Mélodieux, qui marchait lestement comme un porteur de bonne nouvelle, ayant sans doute fait un léger bond, le violon et l'archet glissèrent du tas de pierreries, l'un à droite, l'autre à gauche. Voilà le violoneux bien embarrassé pour les ramasser ! Après plusieurs essais, il se décida enfin à lâcher le plateau qui resta suspendu sur les ailes des quatre oiseaux. C'était un fort joli spectacle, et je vous prie de croire que notre Jean s'en réjouissait fort, quand il en fut distrait par une bien plus belle chose encore : succédant au bois enchanté, voici qu'il reconnaissait les chères allées de la forêt de Quiquengrogne. Pas d'erreur possible : ici les coupes de bois scié et serré en stères par les bûcherons de la forêt, là-bas l'étoile, et, au milieu de la croisée des chemins, la grande table de pierre. A la vue de ces choses familières, le cœur du villageois battit si fort qu'il dut, à plusieurs reprises, prêter l'oreille pour distinguer sur sa droite le bouillonnement des *Eaux jaunes* qui, comme chacun sait, guérit les rhumatismes des gens d'alentour.

Enfin, l'air s'éclaircit, et le violoneux entra allègrement dans la rue, au bout de laquelle est sa petite maison brodée de glycines jusque par-dessus le toit rouge.

Il pensa : « Je vais trouver ma femme et ma fille en larmes et inquiètes de moi. En ce moment, avec le chat et le chien, elles sont sans doute à se lamenter autour des bou-dins préparés pour mon retour ! »

Quand elles entendront mon pas, elles se disputeront pour être la première à m'embrasser. »

Et déjà il se réjouissait de la joie de cette minute. Mais, pour éviter aux chères femmes un trop grand bonheur d'un coup, ce qui pourrait les faire évanouir, il décida sagement de diviser ce bonheur : d'abord le plaisir de le revoir, ensuite la surprise d'être riche !

Dans ce dessein, il cacha le plateau de pierreries derrière la meule du voisin. Dès que le trésor fut à terre, les quatre oiseaux s'envolèrent, après avoir baisé la joue du Mélodieux, qui, au frémissement de l'air, reconnut l'adieu de la colombe. Un peu peiné de ce départ, il s'avança vers sa chère demeure.

— Tiens ! se dit-il, pourquoi n'y a-t-il pas de lumière ?

A ce moment, le chien aboya sans reconnaître son maître.

— Paix ! Fox ! A la niche !

Il frappa. Personne ne répondit. Il frappa plus fort. Personne encore.

— Holà ! Madelon, ma femme, c'est moi !

Les femmes dormaient sans doute bien fort, car elles ne firent mine de paraître.

Alors il cassa une branche d'arbre et en frappa violemment l'huis.

Une fenêtre enfin s'ouvrit. Dame Madelon, dépeignée, en chemise, cria aigrement :

— Qui va là ?

— Ouvrez, c'est moi !

— En voilà une heure pour revenir !

— Tais-toi, et viens ouvrir !

— C'est bon, on y va ! grommela la voix de l'intérieur... Si c'est permis de se conduire ainsi !... Dieu sait à quoi cette nuit a passé !...

— A des choses qui ne t'arriveront certainement pas ! répliquait-il d'un air méprisant, car cet injuste



Dès que le trésor fut à terre, les oiseaux s'envolèrent.



Il avait sur le dos et sur la poitrine
deux bosses pointues.

accueil lui faisait regretter les manières des princesses enchantées.

Et l'homme et la femme allèrent au lit en grommelant, et, sans bonsoir, se tournèrent le dos...

Mais, après qu'il eut bien dormi, le Mélodieux s'éveilla à l'aube, tout dispos et joyeux d'humeur.

Sans attendre le jour, il conduisit devant le trésor les deux femmes qui poussaient des exclamations, et quand ils l'eurent emporté chez eux, tous trois, comme des enfants, dansèrent une ronde autour des bijoux.

Après le déjeuner, les femmes allèrent à la ville acheter de belles robes, pendant que le cordonnier courait chez son confrère le Hargneux lui demander la main de son fils Colin. Mais, par mauvais caractère et jalousie du bonheur des autres, en dépit du gros sac d'écus que devait avoir Colinette, le Hargneux persista dans son refus.

Cependant, le bruit s'étant promptement répandu de la fortune inouïe survenue au Mélodieux, de tous côtés les portes s'ouvrirent, les gens sortirent de chez eux et accoururent aux félicitations. La richesse

ayant un peu diminué sa modestie, le cordonnier racontait, à qui voulait l'entendre, que le roi de la forêt, un roi qui sait apprécier les choses et les gens, lui avait donné ce trésor en récompense de son admirable talent, et il tenait soigneusement cachée l'intervention miraculeuse de la colombe, sans qui, comme vous savez, il eût cuit dans la marmite du géant vert.

Venu comme les autres pour ouïr ce récit, le Hargneux, secrètement, se disait :

J'ai mille fois plus de talent que ce petit musicien-là, si le roi de la forêt entendait mes trilles et mes arpèges, que ne me donnerait-il ! »

Et il partit, un beau soir, en quête du palais magique.

Ce qui lui arriva dans la forêt enchantée, mes enfants, il me serait impossible de vous le dire, car personne, pas même le garde-champêtre, n'en ouït jamais parler.

Seulement il advint qu'un bûcheron de Quiquengrogne, passant à la nuit proche auprès des *Eaux Jaunes*, y découvrit un petit homme évanoui qui avait sur le dos et sur la poitrine deux bosses hautes et pointues comme une couple de pains de sucre.

— Tudieu ! s'écria le bûcheron, c'est là comme qui dirait le Hargneux de Quiquengrogne.

Il alla frapper chez un camarade et tous deux transportèrent le villageois dans sa maison, où il mourut la nuit même.

Colin, son fils, s'habilla tout de noir, mais je ne jurerais par qu'il fût très triste, car un mois après il épousait la jolie Colinette et venait habiter la maison aux Glycines, où, les dimanches d'été, on entendait, au milieu de rires d'enfants, le violon du Mélodieux, devenu maire de Quiquengrogne et l'homme le plus heureux du monde.

Marguerite BAULU.



L'HEUREUX « CLAN »

Oh ! que nous étions, dans mon enfance, différentes des petites filles d'aujourd'hui !

Rien qu'à voir votre silhouette, mince des pieds à la tête, votre aspect est lointain du nôtre, qui portions les dernières « crinolines », ce qui nous rendait semblables à de petits ballons.

Là, ne se bornait pas la dissemblance entre les fillettes d'alors et celles d'aujourd'hui.

On s'occupait tout autant de nous, je présume, mais nous le sentions moins.

Nos mouvements avaient plus de liberté ; puis, nous étions nombreux frères et sœurs, cousins et cousines et formions de vrais « clans » puissants, où les grands protégeaient les petits, ceux-ci accordant toute confiance à leurs aînés.

Le plus heureux « clan », dont j'ai fait partie, était dans une spacieuse maison en briques rouges, entourée d'un immense jardin qui s'étendait dans la vallée pour remonter sur la colline.

Tout était vaste dans cette habitation : les chambres, les escaliers, les greniers et aussi la famille.

En dehors de la grand'mère, ma grand'tante, il y avait le papa, la maman et sept enfants : trois filles et quatre garçons. Mes cousines avaient à peu près mon âge. Les garçons étaient, l'aîné, plus grand que moi, ce qui fait qu'il me donnait des tapes...,

les cadets, plus jeunes, ce qui implique que je leur rendais avec usure les tapes reçues.

Cet échange formait le caractère : j'en ai conservé le meilleur souvenir.

Oh ! la bonne maison ! Elle regardait gaïement le village, comme pour dire : « Je suis solide ! » et dominait les hautes cheminées de la forge, laquelle, dans la vallée, ne se taisait ni jour ni nuit.

Ma grand'tante, encore fort ingambe, me causait une terreur invincible avec ses grosses lunettes qu'elle relevait brusquement, à table, quand on parlait, et le rire sans pitié, inextinguible, dont elle saluait les sottises de ses petits-enfants ou de ses neveux et nièces.

Sa coiffure de dentelle noire, égayée de rubans mauves ou violets, était toujours posée un tantinet de travers sur ses cheveux blancs.

Chacun lui parlait avec déférence, aucune fillette n'aurait

eu l'idée de la traiter avec la désinvolture que mettent aujourd'hui les petits en s'adressant aux grands ; aucun garçonnet ne fût resté assis quand elle entrait dans une chambre.

Ma terreur d'elle s'augmentait de ce qu'à l'église, dans le banc où elle trônait, derrière les gamins du village, elle avait un énorme livre d'heures, dans lequel elle lisait très pieusement. Mais si, devant elle,



Nous portions des crinolines qui nous rendaient semblables à de petits ballons.

les gamins se dissipaient, ses lunettes se relevaient sur son nez, et le dos de son missel s'abattait en une claque retentissante sur la joue du délinquant.

Aucun ne protestait, la population ouvrière, agenouillée derrière elle, semblait respecter cette justice sommaire.

On n'apercevait mon oncle qu'aux heures des repas; tout à ses affaires, il distribuait aux uns et aux autres, un bonjour amical et présidait, bienveillant et digne, l'immense table où nous nous groupions, car je n'étais pas la seule petite cousine invitée. En dehors des enfants de la maison, nous étions toujours cinq ou six garçonnetts et fillettes, en vacances.

A cette table débarquaient aussi de vieilles parentes. Robes démodées, chapeaux fripés, nous n'en avions cure. Elles étaient de la famille, cela suffisait à leur ouvrir les portes et les cœurs.

Ma tante (à la mode de Bretagne) veillait à tout, prévoyait tout. Elle aimait ses enfants sans dorlotages attendrissants et s'entendait à merveille à obtenir de nous des besognes utiles, comme de ramasser des fruits, de porter du vin à une vieille, ou d'écosser d'innombrables corbeilles de petits pois.

Dès le matin, le « clan » s'envolait au jardin.

En traversant le hall, nous rencontrions la terrible grand'mère déjà installée à tricoter dans sa bergère. Elle examinait nos petites personnes revêtues de propres et simples sarreaux à carreaux bleus et blancs.

— Ceux qui les porteront propres toute la journée auront deux sous! disait-elle.

— Merci, grand'mère, répondaient poliment mes cousines.

— Merci, tante, ajoutais-je, me regardant comme de la maison, dès lors appelée à partager ces largesses.

Ces deux sous nous paraissaient une fortune. Chacun, en sortant, exposait ce qu'il en ferait, pas un ne mettait en doute qu'il ne les gagnerait, tant à cette heure il nous paraissait facile de rapporter, le soir, un tablier net et sans tache.

Le perron descendu, le « clan » abandonnait la gouvernante. L'excellente femme restait aux prises avec les trois plus jeunes: trois enrégés qui lui donnaient fort à faire; tant à faire, qu'elle avait pris un parti très sage ou tout au moins prudent en ce qui la concernait. Quand ils se battaient:

— C'est cela, disait-elle, battez-vous, nous verrons qui sera le plus fort!

Et la lutte terminée, tandis que l'un des gamins roulait dans la poussière ou le gazon, très calme, elle concluait:

— C'est Eugène le plus fort aujourd'hui, demain ce sera Paul ou Jean!

Donc, l'abandonnant à sa méthode d'éducation, nous remontions vers la grille. Quelque diable nous poussant, nous franchissions la clôture, et du parapet du pont, nous regardions passer le paisible petit chemin de fer. C'était un honnête train de campagne; il faisait son service une fois par jour; nous étions donc tranquilles jusqu'au soir.

Notre grand plaisir était de marcher sur les rails et sur les traverses après la pluie.

Dame! quand on n'était pas adroit on se mouillait les chaussures et les pieds, dans les petites flaques d'eau formées des deux côtés. C'était précisément là qu'était le plaisir. On faisait des concours, on classait les uns et les autres, jusqu'au moment où Louis, l'aîné, criait:

— Mon Dieu! il sera bientôt l'heure du déjeuner; il faut vite nous sécher!

Les plus petits, naïfs, essuyaient furtivement leurs bottes avec le coin de leur tablier; nous, les grandes, nous les gardions impeccables..., à cause des deux sous.

La bande alors s'élançait vers la chaumière d'une vieille, séparée du jardin par une haie seulement:

— Rosine, Rosine, criions-nous en entrant huit ou dix bambins chez elle:

— Nous avons les pieds mouillés et nos bottes aussi. Il faudrait les sécher tout de suite!

— Quelle pitié! disait l'aïeule.

Elle jetait un fagot dans l'âtre, tendait une ficelle devant la cheminée. Nous nous déchaussions et, assis en rond, cela nous amusait de voir la fumée sortir de nos bottes et de nos bas.

Le premier coup de cloche sonnait: il fallait se hâter. C'était alors un désordre indescriptible. Dans la hâte, on se trompait de bas, on échangeait les chaussures et plus on voulait aller vite, plus les choses allaient mal!

— Nous n'avons pas le temps de faire le tour, disait Julia: il faut passer par la haie!

Passer par la haie! cela paraissait tout simple aux enfants de la maison que la vie au grand air avait endurcis.

Pour nous, les citadins, escalader cette verdure large de quarante centimètres, hérissée de piquants et d'épines, paraissait invraisemblable.

La crainte d'être en retard décidait les plus timides; toutes les mains se tendaient d'ailleurs secourables aux petits et aux novices.

Rentrés dans le jardin, nous étions soulagés. On se comptait, on jetait un léger coup d'œil aux égratignures, aux accrocs, qu'on dissimulait tant bien que mal et, courant à toutes jambes, on arrivait au second coup de cloche.

Sans mot dire, ma grand'tante laissait passer

devant elle la troupe joyeuse ; mais son œil inquisiteur avait vite découvert les taches et les trous ! Alors elle riait, secouant un grand sac de soie où était enfoui son porte-monnaie :

— Allons, marmottait-elle, je ne me ruinerai pas aujourd'hui !

quel désespoir quand la pluie faisait rage !

Léonie, la plus brave de mes cousines, m'entraînait dans la loge de la concierge.

— Mélanie, disait-elle, prêtez-nous quelques torchons..., c'est pour la chapelle.

— Et votre arrosoir, avec un peu d'eau, ajoutait



Les plus petits essayaient furtivement leurs chaussures avec le coin de leur tablier.

D'autres matins, nous remontions à l'extrémité du parc, tout en haut de la colline. Les groseillers, aux grappes rouges, nous offraient un festin. Puis, ouvrant une porte étroite, nous allions, au bord de la route, orner de fleurs la petite chapelle qu'avait élevée la piété de ma tante.

C'était une simple stèle en granit bleu : sous un grillage, une statuette l'ornait. Cette stèle, nous la voulions luisante de propreté.

Par les beaux jours, c'était chose aisée ; mais

Anna, une fine brunette de dix ans, un vrai boute-en-train.

— Volontiers, mesdemoiselles, mais vous allez vous salir !

— Oh ! seulement un tout petit peu d'eau. Nous ferons attention !

Attention ! c'était notre dernier soin. Armées de l'arrosoir, nous courions, l'eau clapotait, la terre sablonneuse s'y mêlait, éclaboussait nos pauvres sarreaux d'une boue jaunâtre.



Le clan entier, y compris les garçons, réclamait des aiguilles.

Qu'importe ! Il fallait que la chapelle fût belle ! A grande eau, nous lavions la stèle : l'une l'essuyait, l'autre la polissait.

Et nos tabliers ! Ils étaient pitoyables ! Pour tous, les deux sous étaient perdus !

Sans bruit, nous nous glissions dans nos chambres, et, à force d'amabilités, nous obtenions de l'excellente gouvernante, des sarreaux propres et frais.

Alors, seulement, nous reparaissons au salon.

Ma grand'tante nous examinait du coin de l'œil : — De grandes filles comme vous devraient, par un temps pareil, tricoter des bas pour les petits enfants pauvres ! A chaque pied terminé, je donnerai deux sous !

Alors « le clan » entier, — y compris les garçons, — réclamait des aiguilles, de la laine et c'était une passion. Pendant un jour ou deux, nous tricotions au réveil, nous tricotions en nous promenant : je me demande si certaines d'entre nous ne tricotaient pas en dormant !

Mes cousines arrivaient vite à prendre possession du gain promis ; pour moi, fort inhabile, — je n'avais pas eu les conseils de cousine Claire, — je laissais tomber des mailles et infailliblement un pied était plus petit que l'autre !

Mais un rayon de soleil perçait-il les nuages, le « clan » reprenait ses ébats !

C'est ainsi que se sont passées pour moi de nombreuses et radieuses vacances ! Je vous en souhaite de pareilles, petites amies.

Quel charme mystérieux possédait cette gaie maison que nous aimions ?

Après bien des années, la réponse vient spontanée à mes lèvres :

Chacun s'y tenait à sa place.

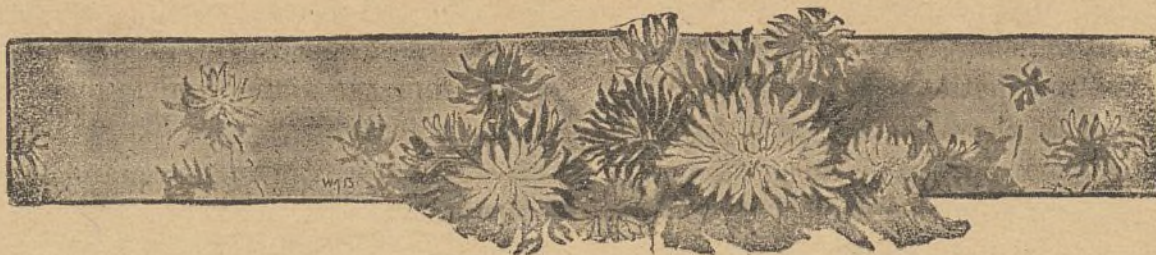
Le respect pour les grands parents, pour les parents s'alliait à la camaraderie entre enfants.

A être nombreux, nous apprenions à nous oublier, à nous entr'aider, à nous contenter de peu ; et comme l'histoire du « clan » se chuchotait de l'un à l'autre, on voulait avoir une jolie page dans cette histoire et l'on s'efforçait d'être bon.

Faites ainsi, petites amies : ayez pour vos parents la gentille déférence dont je parle ; ne craignez pas de vous mêler aux jeux de vos cousins et cousines, dussiez-vous y recevoir quelques horions.

Vous apprendrez ainsi à ne pas songer uniquement à vous, comme le font aujourd'hui beaucoup d'enfants qui, toujours seuls, se croient tout dû, attendent que tout gravite autour d'eux et rapportent tout à leur petite personne.

Grand'mère
M. C.



LE MARCHAND ET LE GÉNIE

CONTE IMITÉ DE L'ARABE

Il y avait une fois, dans une grande ville d'Orient, un marchand qui était fort riche. Sa boutique renfermait non seulement une énorme quantité de marchandises, mais encore des coffres pleins d'argent et, en dehors de la ville, beaucoup de terres et de champs lui appartenaient.

Ce marchand avait une femme et plusieurs enfants qu'il aimait beaucoup. Mais il était souvent forcé de se séparer d'eux, pour aller acheter des marchandises dans les pays étrangers. Il s'absentait plus ou moins longtemps, quelques jours, quelques semaines, quelques mois, et revenait toujours avec plaisir au sein de sa famille, heureux lorsque, par une bonne opération, il avait réussi à augmenter encore les biens qu'en mourant il laisserait à ses héritiers.

Un jour, donc, il se mit en route à cheval, pour aller voir, à une grande distance, un de ses amis qui devait le faire profiter d'une affaire avantageuse. Le voyage ne devait pas être très long, une semaine à peine, et le marchand comptait bien pouvoir demander l'hospitalité en route. Néanmoins, sa femme, en ménagère précautionneuse, lui avait garni, de dattes et de biscuits, une petite valise qu'elle avait fixée derrière la selle du cheval. « De cette façon, pensait-elle, si mon mari, pour une cause ou pour une autre, se trouve arrêté en chemin loin de toute habitation, il aura toujours la possibilité de faire son repas. »

C'était une sage précaution. Et la preuve c'est qu'au retour, le marchand s'étant trompé de chemin, se trouva tout à coup au milieu d'un désert. Il essaya de s'orienter et de retrouver la bonne route, mais ce fut en vain. Fatigué par la chaleur, il se décou-

rageait déjà, lorsqu'il aperçut, au loin, un bouquet d'arbres. Il se dirigea vers cette oasis et, ayant découvert une source qui filtrait à l'ombre des palmiers, il saisit sa petite valise et mit pied à terre en pensant tendrement à sa femme qui avait songé à le munir de vivres.

Le cheval attaché à un arbre, la valise ouverte près de la source, le marchand s'allongea mollement à l'ombre et commença son repas, jetant au hasard les noyaux de dattes autour de lui. Quand il se fut bien rassasié, il but à la

source, procéda à quelques ablutions avant de faire sa prière, et, ayant refermé sa petite valise, s'apprêta à repartir. Mais au moment où il allait enfourcher son cheval, il vit tout à coup s'élever à côté de lui un tourbillon de poussière qui le surprit très fort, car il n'y avait pas de vent. Le tourbillon l'enveloppa, lui et son cheval, puis disparut, faisant place à un immense génie dont la main était armée d'un sabre redoutable.

— Lève-toi, dit au marchand le surnaturel personnage avec une voix terrible, que je te tue avec mon sabre comme tu as tué mon fils.

Et il esquissa dans l'espace, avec son arme tran-



Il se trouva au milieu d'un désert.

chante, le geste de couper la tête à un coupable.

— Vous faites sans doute erreur, mon bon seigneur, répliqua le marchand, assez peu rassuré sur l'issue de la discussion, car je ne connais pas votre fils et je n'ai jamais tué personne.

— Tu as tué mon fils, répondit le génie, et je te tuerai aussi avec mon sabre pour te punir.

— Mais comment donc aurais-je tué votre fils que je ne connais pas? Je vous assure que je n'ai pas le moindre crime sur la conscience.

Le génie dit alors :

— C'est toi qui t'es assis tout à l'heure auprès de cette source?

— Oui.

— Qui as mangé des dattes?

— Oui.

— Qui en as jeté les noyaux aux alentours?

— Oui.

— Eh bien, un de ces noyaux est venu taper dans l'œil de mon fils qui passait juste à ce moment et qui est mort sur le coup.

— Quel affreux malheur! s'écria le marchand au comble du regret et du désespoir. J'aurais dû, en effet, conserver mes noyaux auprès de moi au lieu de les disperser à l'aventure. Pardonnez-moi, bon génie, et ne m'enlevez pas la vie pour un meurtre que j'ai commis bien innocemment et sans coupable ni méchante pensée.

— Tu as tué mon fils et je suis bien résolu à te tuer aussi, dit le génie. Je t'accorde un quart d'heure pour faire ta prière et pour réfléchir sur ta vie passée. Mais fais bien attention que, le quart d'heure terminé, tu n'auras pas une minute de plus.

Et le génie s'éloigna de quelques pas pour aller aiguïser son grand sabre sur une pierre.

Le marchand était si consterné du malheur qui lui arrivait, qu'il laissa passer le quart d'heure sans presque penser à rien. Il n'avait plus que quelques secondes lorsqu'il se souvint tout à coup de sa femme et de ses enfants. Il se représenta le chagrin qu'ils auraient en apprenant sa mort, et en leur nom supplia le génie de lui laisser la vie.

Mais la réponse impitoyable lui arriva toujours la même :

— Je te tuerai, comme tu as tué mon fils.

Et, le quart d'heure étant écoulé, le génie leva son grand sabre.

— Grâce quelques minutes encore! implora le marchand en tombant à genoux. Je consentirais plus facilement à mourir, bon génie, si vous vouliez m'accorder le temps de revoir ma femme, de dire adieu à mes chers enfants, de mettre en ordre mes affaires et de régler les conditions de mon héritage, de manière qu'il ne survienne aucune discussion entre mes héritiers après ma mort.

— Ta! Ta! Ta! Qui me dit que tu reviendras quand je t'aurai laissé partir? Il faudrait être bien sot pour se fier à de semblables promesses. Nous n'avons que trop discuté déjà. Tu vas mourir.

— Accordez-moi le délai que je vous demande, bon génie, et je vous jure, sur ce que j'ai de plus cher au monde, que vous me retrouverez dans le lieu et à l'heure qu'il vous plaira de m'indiquer. N'êtes-vous pas tout-puissant, et ne pourrez-vous pas toujours me reprendre si je tentais de vous échapper?

— C'est vrai, dit le génie, que ce raisonnement



Il jeta les noyaux.

convainquit. Combien te faut-il de temps pour faire tout ce que tu désires ?

— Une année.

— Une année ? C'est bien long. Enfin, soit, je consens. Mais n'oublie pas, dans un an et un jour, exactement, de te trouver ici même afin que je puisse exercer ma vengeance. Malheur à toi si tu cherches à violer ton serment !

Ayant dit ces paroles, le génie disparut comme par enchantement et le marchand se retrouva seul auprès de la source où il avait fait le frugal repas qui lui valait un si rude châtiement.

Il crut un instant à un mauvais rêve, mais ses souvenirs étaient trop précis, pour qu'il pût s'imaginer longtemps être le jouet d'une hallucination, la menace du génie n'était que trop réelle, hélas ! et c'est avec une épouvantable tristesse qu'il reprit sa route après être remonté sur son cheval.

Ce délai d'une année, qu'il avait imploré avec tant de chaleur, lui paraissait maintenant le pire des supplices. Comment pourrait-il vivre tout ce temps avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête ? A présent qu'il avait échappé au danger immédiat, il aurait presque préféré que le génie lui eût tranché la tête, sans lui laisser le temps de la réflexion.

C'est en proie à ces sombres pensées que le malheureux marchand atteignit sa résidence. Sa femme et ses enfants, qui l'attendaient avec une grande impatience, lui donnèrent, en le voyant, toutes les marques d'une profonde tendresse et ne furent pas

peu étonnés en le voyant sangloter au lieu de se laisser aller, comme eux, à la joie.

— Grand Dieu ! dit la femme, que vous est-il donc arrivé en voyage pour que vous soyez en proie à un tel désespoir ? Je tremble d'avance à la pensée de la mauvaise nouvelle que vous allez certainement nous apprendre.

— Elle est encore plus terrible que vous ne pouvez le supposer, dit le marchand sans cesser de pleurer. J'ai innocemment causé, avec un noyau de datte, la mort du fils d'un génie, lequel génie pour se venger me tuera dans un an, comme j'ai tué son fils.

En entendant ces paroles, la femme se précipita dans les bras de son mari et l'assura qu'elle trouverait bien un moyen de le cacher lorsque le génie voudrait lui prendre la vie ; mais son désespoir fut grand en apprenant le fatal serment du marchand et qu'il devait lui-même se rendre au lieu où il serait exécuté.

Comme elle ne pouvait pas croire

une si affreuse nouvelle, elle questionna si bien son mari, qu'il finit par lui raconter un à un les moindres incidents de son fatal voyage. Et alors elle n'eut plus aucun doute sur la méchanceté du génie, mais elle passa plusieurs jours et plusieurs nuits à se lamenter et à pleurer avec ses enfants.

Sachant que ses jours étaient comptés, le marchand se hâta de mettre de l'ordre dans ses affaires. Il veilla à ne laisser aucune dette, partagea sa fortune entre sa femme et ses enfants, et en réserva une partie dont il fit don aux pauvres. Bref, ayant songé



Un immense génie lui apparut.

à tout, il attendit le jour où il devait rejoindre le génie dans le désert.

Ce jour arriva et, malgré les supplications affolées de sa femme, malgré les pleurs de ses enfants, le marchand dut partir! Comme pour son premier voyage, il attacha à la selle de son cheval la petite valise, mais, au lieu de l'emplir de dattes, il y avait placé le drap mortuaire qui devait préserver son cadavre.

Les derniers adieux furent navrants, et le malheureux marchand fut sur le point d'oublier son

serment et de renoncer à son rendez-vous; mais il se rappela heureusement à temps que les génies sont plus puissants que les hommes, et que celui qu'il avait rencontré se vengerait plus cruellement s'il essayait de lui échapper. Il coupa donc court à la scène déchirante des adieux, en sautant brusquement sur son cheval qui prit le galop. Quelques instants plus tard, il avait disparu au tournant de la route.

(A suivre.)

ANECDOTES

Fort en histoire.

L'instituteur se donne bien de la peine pour apprendre l'histoire de France à ses élèves. Les dates surtout sont très difficiles à faire entrer dans ces petits cerveaux frivoles et distraits. Enfin, il croit avoir été compris. Hier, il interrogeait ainsi le petit Lucien :

— Voyons, mon jeune ami, en quelle année est mort François I^{er}?

— Je ne sais pas!

— Comment?

— Je n'en sais rien du tout, papa me défend de lire les journaux!

Pierre est difficile!

Le grand plaisir de Pierre, pendant ses vacances, est de monter à âne. Il se promène ainsi, heureux, sur la grève ou dans la campagne.

Dernièrement, dans l'appartement de Paris, le père du petit garçon faisait sauter celui-ci sur ses genoux, pour l'amuser et le faire rire.

Pierre semblait prendre plaisir à ce jeu; il demanda même à son père de le hisser sur son dos, ce qui lui fut accordé.

— Eh bien! chéri, lui dit sa mère, tu t'amuses, j'espère?

— Oui, petite mère, mais pas tant que sur un vrai âne!

A propos de Vaucanson.

— Oui, mes enfants, Vaucanson a fait des automates qui sont des chefs-d'œuvre, disait le professeur.

— Pardon! monsieur, interrompt un élève, il me semble que Vaucanson est plutôt un cuisinier fameux.

— Expliquez-vous!

— Ne nous avez-vous pas dit l'autre jour qu'il avait fabriqué le canard aux tomates?

Chez le confiseur.

Yvonne est chargée d'une commission très importante de la part de sa grand'mère; elle s'en acquitte à merveille; jugez-en plutôt.

Elle arrive chez le confiseur et dit à celui-ci :

— Je désirerais une boîte de bonbons contre la toux.

— C'est pour vous, mon enfant?

— Les bonbons, oui; la toux, c'est grand'maman qui l'a!

Le polichinelle cassé.

Boby vient de casser le beau polichinelle qu'on lui a donné pour ses étrennes. Il se lamente.

Sa mère, voyant son chagrin, ne le gronde pas. Elle se contente de lui dire :

— Nous allons le porter chez le raccommodeur.

Justement, le marchand, qui vend du neuf, répare les blessés et remplace les mauvaises têtes, a un certain nombre de pantins et de polichinelles endommagés.

— Comment va-t-on s'y reconnaître? déclare-t-il.

— Oh! ce n'est pas difficile, riposte Boby. On le reconnaîtra toujours. Il s'appelle Totor.

RÉCRÉATIONS

Charade.

Mon un est petit mot connu ;
 Dans la phrase il est bien venu :
 Il est d'un très commode usage.
 Mon deux, tantôt haut, tantôt bas,
 Dans la gamme prend ses ébats ;
 Il est modéré chez le sage.
 Le tout n'est ni papier ni bois ;
 Il contient des trésors parfois :
 Gravures, fines, rubans roses.
 Qu'il soit plat, grand, petit, profond,
 Il peut renfermer en son fond
 De bien délicieuses choses.

Mots carrés.

. . . .

— Un gentil prénom féminin.
 A l'air gracieux enfantin.
 — Il est de très petite taille,
 Mais courageux dans la bataille.
 — Superbe ville du Midi
 Dont je revins l'autre lundi.
 — Enfin, château de notre France
 Sis au milieu d'un parc immense.

Mots en triangle.

.

— Fait important.
 — Energie ou ressort.
 — Ce qu'est la voûte des cieux par une belle nuit.
 — Espèces très petites.
 — Pronom personnel.
 — Se trouvent dans le pain.
 — Chaude saison.
 — Négation.
 — Au géomètre.

Les jeux innocents.

Comment l'aimez-vous ?

1. — Bien blanc.

2. — Très unie.

Qu'en faites-vous ?

1. — Une belle fleur.

2. — Une arène.

Où le placez-vous ?

1. — Dans le jardin.

2. — A Rome.

Métagramme.

— Petit chagrin, petit ennui ;
 Mais un peu de soleil a lui,
 Et cette ombre légère a fui.
 — Quelle est donc cette grande dame ?
 C'est une belle et noble femme
 Que la foule enchantée acclame.
 — De notre corps mince canal
 Qui n'a pas un rôle banal :
 Du sang c'est l'important chenal.

Coquilles amusantes.

Pas de fusées sans jeu.

SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS DU 1^{er} MAI

Charade fantaisiste.

MAIS-TROP-POT-LIT-TEINT ;
 M E T R O P O L I T A I N .

Mots en croix.

T
 E
 D É G R A I S S E U R
 N
 T
 U
 R
 I
 E
 R

Mots janus.

É R I C .
 C I R E .

Triangles liés.

S
 S E
 S E M
 S E M I
 S E M I N A I R E
 A I R E
 I R E
 R E
 E

Enigme.

LOUP.

Homonymes.

PIE,
 PIE,
 PIS,
 PIE.

L. VERPILLOT, GÉRANT. — Paris, Imprimerie Louis De Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques,